

Crème fouettée

Spécial étrennes : prolongation !

A la manière du ciné Nova de la capitale, qui, contrairement à ses principes de base (une programmation différente toutes les deux heures étudiée des mois à l'avance), prolonge jusqu'au 15 janvier son premier triomphe total, le ravageur « Pas vu pas pris » de Pierre Carles, qu'il serait stupide de louper il n'existe pas d'autre météore de cette farine dans l'histoire du cinénoche rentre dedans, nous prolongeons notre relevé alphabétique des récents livres de cinéma méritant d'attirer dans la bibliothèque des amateurs éclairés (ou des ploucs profanes).

Fragments, portraits de l'intérieur d'André de Toth (Institut Lumière — Actes Sud).

Les mémoires très poivrés d'un des derniers artisans inspirés vivants de la série B hollywoodienne des fifties à qui l'on doit un des classiques du film d'épouvante en relief, l'« Homme au masque de cire », un curieux thriller gauchiste, « Chasse au gang » et, une foultitude de bons petits westerns (« Carson City », « La Rivière de nos amours »). Mais ce n'est pas seulement sur les rapports torrentiels entre les cinéastes personnels et les producteurs roués qu'on braque ici les sunlights, c'est aussi sur les élixirs grisants (du café « à la Eiben », c'est-à-dire au rhum, de Budapest au café « Cubby » au Jack Daniels). André de Toth étant un terrible dalle-en-pente.

Histoire du cinéma de Jean-Luc Godard (Gallimard).

Un formidable coffret qu'on s'est époumoné à vous recommander les semaines précédentes dans notre feuillet « Godard contre Le Gloupier ».

Jean-Luc Godard par Jean-Luc Godard (Cahiers du cinéma, 2 tomes).

Que cette brique-là soit splendide, historique, indispensable, ne l'autorise pas ipso facto non plus à ramener sa fraise chaque semaine dans cette chronique. Ça devient du lèche culisme. Et s'il faut lécher un cul hebdomadairement, autant que ce soit celui de l'enchanteuse chanteuse Diana Barrows dont le single funky « Michel » vient d'être élu « disque de la semaine » par une radio liégeoise, ventre de boeuf !

Laurel et Hardy ou les miroirs déformants, de Georges Thines (La Lettre volée).

Variations quelquefois ingénieuses, quelquefois balourdes (on aurait été bien surpris qu'un prix Rossel, ex-prof d'éthologie à l'univ' catho de Louvain, ne raconte pas n'importe quoi plus souvent qu'à son tour) sur « le singulier et dévastateur comique de l'illustre duo » écartant doctoralement l'hypothèse, de plus en plus avancée aujourd'hui, d'une quelconque trace chez Laurel et Hardy d'homosexualité latente. « L'homosexualité est étrangère aux duos masculins » proclame Georges Thines du haut de sa chaire. « Elle suppose, en effet, le désir. A celui-ci

s'est substitué le comique ».

Lector in cinéma, le n° 17 de la revue « Vertigo » (Jean-Michel Place).

Un livre-somme vertigineux sur « la genèse et la nature de la CINECRITURE », soit l'écriture sur le cinéma, analysée par des super-cracks ne se prenant pas pour de la merde de grenouille comme l'historien de l'art et du regard Jean-Louis Schefer, l'omniprésent rédac'chef des Cahiers du cinéma Antoine de Baecque et le toujours captivant André S. Labarthe, ou appréhendée à travers les textes de, on pouvait s'en douter, Bazin-Dancy-Deleuze, et le cinéma de Brisseau-Dumas-Miéville mais aussi celui de Sirk-Hitchcock-Albert Lewin.

Marcel Pagnol inconnu, de Jean-Jacques Jelot Blanc (Michel Lafont-La Treille).

Malgré la caution de la veuve Pagnol (on sait à quel point les veuves d'artistes célèbres, nom d'une Georgette !, s'avèrent souvent être d'effroyables harpies), un portrait idyllique qui nous en apprend des belles sur le magnifique « saltimbanque à gilet roulé », notamment comment il s'insurgea contre les boucheries de 14-18 et comment il péta tous ses fusibles pour tenter de faire entrer Brassens sous la Coupole.

La Nouvelle Vague, de Jean Douchet (Hazan).

Ainsi que dans la et-présen-te chronique on l'a dit, redit, re-redit et re-re-redit, v'la enfin sur la question

un ouvrage qui nous met vraiment pieds et pupilles en bouquets de violette.

Le Peplum : l'antiquité au cinéma de Claude Aziza (Corlet-Télérama)

Agrémentée d'un succulent « dicopéplum » et d'une sourcilieuse chronologie du film historique en soi, une authentique mine d'or dans laquelle nous reviendrons bientôt piocher.

Le Son, de Michel Chion (Nathan)

A la fois état des lieux sur les diverses disciplines sonores (de l'audition prénatale à l'étude des bruits acousmatiques), sur leurs reflets dans la littérature, la musique, le cinéma, la vie quotidienne, sur les mutations qu'elles ont connues, et essai prospectif « engagé bien qu'argumenté proposant toute une série d'ouvertures, de réflexions et de concepts originaux » prolongeant sans faux-fuyants (aucune contradiction ne passe jamais à l'as !) la démarche de Pierre Schaeffer qui pensait et décrivait les sons comme des objets. Chions donc pas trop-trop sur Chion, les gustaves !, ya des puits de science où il fait bon puiser.

La Triste fin du petit enfant Huitre et autres histoires, de Tim Burton (10/18)

Trente-six étoiles ! Le régal des régals.

☉ Noël Godin